



Carlos Burity, «la grande voix du semba», lointain ancêtre de la samba brésilienne.

WORLD. Une anthologie des années 60 à nos jours.

Tous les registres d'Angola

Compilation «Canta Angola»
(Universal): «Angola 60's», «Angola 70's 1972-1973», «Angola 70's 1974-1978», «Angola 80's» et «Angola 90's» (Buda Musique).
Carlos Burity
CD: «Ginginda» (Mélodie).

«**L**a pluie ne vient plus/ Le maïs est sec/ La mère pleure/ La famine est là/ La rivière est à sec/ Les animaux meurent.» La plainte *Ojala Ye Ya*, de Carlos Burity, contient toutes les larmes du monde. C'est cette musique étrange qui nous vient d'Angola, où la mélancolie est détournée en mélodie enjouée. Moustache fine, coupe de cheveux impeccable, Carlos Burity, 51 ans, est désigné comme «la grande voix du semba», lointain ancêtre de la samba du Brésil. Une compilation remarquable donne un (petit) aperçu des musiques d'Angola, ce grand pays qui ne connaît toujours pas la paix. L'album *Canta Angola* couronne une série de cinq disques rassemblant le meilleur de ces quarante dernières années. Une anthologie étonnante qui fait du répertoire d'Angola (11 millions d'habitants) une exception quand il sonne créole, ca-

raïbéen, tout en étant profondément africain et moderne. Il faut dire que le pays a été colonisé dès le XVI^e siècle par les Hollandais, avant l'arrivée des Portugais.

«**Lutter comme des titans.**» *Canta Angola*, comme la série des *Angola*, résulte de la passion d'Ariel de Bigault, Française amoureuse des cultures afro-lusophones, qui a réussi au bout de plusieurs années à rassembler ce florilège, dont elle a aussi tiré un documentaire d'une heure: «*Vu la situation du pays, rares sont les musiciens qui vivent uniquement de leur musique. Mais ils choisissent toujours leurs accompagnateurs, veulent qu'on les respecte et se méfient des bonnes intentions.*» Les carrières du guitariste Carlitos Vieira Dias, des frères Moisés et José Kafala, de la Banda Maravilha ou de l'électrique Simmons Massini sont largement perturbées par la guerre. «*Nous ne sommes pas dans un pays normal; la situation nous oblige à lutter comme des titans pour notre vie et à aiguïser nos esprits pour survivre*», dit Mosés Kafala.

Après quelques années d'accalmie, quand le conflit a sérieusement repris en 1993, bien des musiciens ont quitté Luanda, la capitale, qui «accueille» des centaines de milliers de réfugiés, pour Lisbonne, où vit désormais Paulo Flores. A 17 ans, celui-ci fut la vedette du *kizomba*, le zouk local très prisé de la jeunesse, avant de mettre sa voix au service du semba: «*Le semba, c'est le chant du boulevard/ C'est la pluie de printemps/ C'est la sueur/ C'est la vie...*»

«*Je préfère les paroles qui touchent les gens, les problèmes de la vie quotidienne; cela m'inspire et je suis ému quand je chante ces histoires*», dit Carlos Burity, qui tient à rester dans son natal Luanda aux murs criblés de balles, aux fenêtres grillagées, aux égouts qui débordent quand il pleut, contrastant avec les traces de splendeur que fut cette ville nichée dans le creux d'une baie. Muni d'une simple guitare, il chante: «*Mon enfant mon enfant/ Dieu me l'a enlevé/ J'ai demandé à Santa Ana de rendre la vie à mon enfant.*» ●

BOUZIANE DAUDI

La musique angolaise, à la croisée de l'Afrique, du Portugal et du Brésil

En même temps qu'une anthologie paraît le dernier album de Bonga, précurseur de la World dans les années 70, à la voix inimitable

PÉTROLE, gaz, diamants et quarante ans de guerre civile : l'Angola est le terrain de jeu des stratèges. A peine sorti d'une guerre de libération nationale qui la laissa exsangue, cette ex-colonie portugaise choisit le marxisme dès son indépendance, en 1975, puis s'enfonça dans un combat fratricide : d'un côté, le Mouvement pour la libération de l'Angola (MPLA), parti créé par le héros de l'indépendance, Agostinho Neto, toujours au pouvoir, fut soutenu par les Soviétiques et les Cubains. De l'autre, l'Union pour l'indépendance totale de l'Angola (Unita), mené par Jonas Savimbi, a servi les intérêts de l'Afrique du Sud (du régime de l'apartheid) et des Etats-Unis.

Les musiciens et chanteurs de l'Angola moderne - post-années 50 - ont accompagné l'histoire politique de leur pays en même temps qu'ils créaient un son particulier, alliant le terreau rythmique africain avec la ballade. C'est sans doute ce mariage qui a fait le succès planétaire des musiques de l'espace lusophone - des polyphonies des mineurs mozambicains à la samba brésilienne en passant par la

chanson cap-verdienne et le fado lisboète. Dans les années 50, l'Angolais Carlos Liceu Vieira et le groupe Ngola Ritmos prirent le parti de donner un style urbain aux musiques paysannes rituelles (le *semba*, exporté au Brésil avec les cargaisons d'esclaves bantous) ou festives (le *kazutuka*, du carnaval de Luanda). « Les gammes occidentales ont été introduites dans les instruments pentatoniques tels que les marimbas, où les notes se répètent », explique le guitariste d'exception Carlitos Vieira Dias dans le documentaire *Canta Angola* (présenté au Festival du film d'Amiens le 18 novembre, à 21 h30), réalisé début 2000 par la réalisatrice Ariel de Bigault, également responsable de *L'Anthologie des musiques angolaises*, publiée chez Buda.

DÉPORTÉ AU CAP-VERT

En 1959, Carlos Liceu Vieira fut arrêté et, à l'issue du « procès des cinquante » (artistes et intellectuels opposés au Portugal salazariste), il fut déporté au Cap-Vert et emprisonné au bagne de *Tarrafal*. *Barcelo* de Carvalho, dit Bonga, qui use de la guitare, des congas et du récoréco, est l'héritier du Ngola Ritmos

ou des Jovens do Prenda, prolétaires du *semba*. Il a aussi forgé son style musical au contact des Cap-Verdiens. Champion du Portugal du 400 mètres, Bonga s'engagea dans la lutte pour l'indépendance après avoir rejoint les rangs du club sportif Benfica de Lisbonne. Subissant les foudres de la PIDE, police politique portugaise, il s'exila en Hollande, à Rotterdam, où vit une forte communauté cap-verdienne. Réfugié politique, et à ce titre contraint d'abandonner la compétition, Bonga passa à la musique : *Angola 72* fut l'un des premiers grands succès de ce qui fut baptisé par la suite world music. La ballade *Mona Ki Ngi Xica* demeure un modèle de blues luso-africain, à l'instar de *Sôdade*, le succès de Cesaria Evora que Bonga chanta dès 1974. Bonga a une voix éraillée, grave, un incomparable *feeling*, travaillé avec les marins cap-verdiens du port de Rotterdam - vague à l'âme garanti.

Mulemba Xangola, son nouvel album publié par Lusafrica, porte le nom d'une chanson de sa composition, qu'il avait déjà chantée avec deux Brésiliens de talent (Marisa Monte et Carlinhos Brown) dans

Red Hot In Lisbon, représentation magnifique de la vitalité des musiques lusophones, et exemple unique de croisements entre le Brésil, l'Afrique, le Portugal (le disque a été édité par Movieplay au profit de la lutte contre le sida). Un certain zapping politique - du MPLA à l'Unita - fut reproché à Bonga. Lui proteste de sa fidélité à la cause de l'Angola, du peuple et du partage des richesses. Les bombardements ont momentanément cessé, les populations « déplacées » s'entassent dans les bidonvilles de Luanda, la capitale, qui ne se prive pour-

tant pas de fêtes et de danse. « *Mon enfant, mon enfant, Dieu me l'a enlevé, j'ai demandé à sainte Anne de me le rendre* », chante Carlos Burity, le roi des chanteurs d'Angola sur un rythme irrésistible de fête.

Véronique Mortaigne

★ Bonga, *Mulemba Xangola*, 1 CD Lusafrica 362272, distribué par BMG. *Anthologie de la musique angolaise, 1956-1998*, 5 CD Bur Records 82990 à 994-2, distribué par Mélodie. Carlos Burity, *Ging da*, 1 CD Mélodie.

18 Novembre 2000
Le Monde

Cap-Vert, Brésil et Angola, même combat

La sortie simultanée sur le marché d'une dizaine de disques permet d'apprécier la cohérence musicale lusophone

COMMUNAUTÉ de langue, convergence historique : la lusophonie s'affirme comme un bassin culturel homogène, de l'Afrique au Brésil en passant par le Cap-Vert. La sortie simultanée sur le marché d'une dizaine d'albums reflétant cette saga portugaise fait la démonstration de la cohérence musicale héritée de l'empire lusitanien. Le succès de Cesaria Evora, qui vient de publier *Sao Vicente de Longe* (BMG) et à qui la communauté des chanteurs et musiciens cap-verdiens dédie une grande fête le 28 avril à Paris (lire nos informations dans la rubrique *Sortir*, page 31), est la partie visible de l'iceberg – comme l'est le groupe portugais Madredeus, revenu au disque ce mois avec *Movimento* (EMI).

Le Cap-Vert, comme l'Angola, offre une palette musicale extrêmement diversifiée, partant de la stricte tradition africaine pour arriver à la chanson déliée et mélodique, telle que popularisée par Cesaria Evora. L'archipel ayant servi d'escale aux navigateurs atlantiques en route pour l'Amérique du Sud, les Caraïbes et l'Afrique australe a enrichi d'autant la musique cap-verdienne.

Ocora poursuit son exploration des modes traditionnels de la musique cap-verdienne. Après avoir publié l'excellent disque du garde-forestier (dans un pays qui n'a pas

de forêt...) et accordéoniste Kodé di Dona, la collection discographique de Radio France livre un deuxième volume consacré au *batuque* et au *fição*, danses menées par les femmes, ici par Nha Mita Pereira, native de l'île de Santiago. Les femmes, qui sont plus africaines qu'ailleurs dans l'archipel, célèbrent les naissances, baptêmes et mariages en claquant des mains, ou en frappant leurs genoux – le bois qui pourrait servir à la fabrication des tambours est rare en ce pays sahélien. Nha Mita Pereira est née en 1926 sur la côte est de l'île qui abrite Praia, la capitale du Cap-Vert. Comme son extraordinaire consœur Nacia Gomi (à découvrir sur le coffret de 2 CD Ocora, *Cap-Vert, archipel de musique*), elle travailla aux champs et sur les chantiers routiers au temps des colons.

Accordéon, percussions, mais aussi guitare, *cavaquinho* (petite guitare au son frêle) et violon : le recueil de musiques de l'île, plutôt agricole, de Sao Nicolau possède une fraîcheur créative qui n'exclut pas quelques déraillements, mais demeure très réjouissant. Enregistré sur place en 1980 par Joao Freire et publié avec l'appui de l'université de Francfort, ce CD a le souci du détail villageois, de la présentation des styles. Tout y figure : la *coladera*, les dan-

ses de carnaval, les tambours de *colà* qui célèbrent saint Antoine, saint Jean et saint Pierre. On y entend aussi Luis Rendall, et Toy, violonistes qui ont beaucoup marqué l'histoire musicale du Cap-Vert, et principalement Mindelo, la ville de Cesaria Evora sur l'île voisine de Sao Vicente. Bau, qui en est originaire et qui est fils de luthier, a appris à jongler entre divers instruments avec une sensibilité très fine, découverte en scène par le public de Cesaria Evora dont il a été le directeur musical pendant plusieurs années.

LES MODERNES DISSIDENTES

L'histoire de ces musiques lusophones est étroitement liée à la politique. C'est ce que démontre *Canta Angola*, film musical d'Ariel de Bigault, dont la bande sonore vient de sortir, accompagnée d'un livret donnant les clés de l'histoire angolaise et l'explication de la naissance des styles musicaux, depuis l'anticolonialisme (le guitariste Carlitos Vieira Dias, fils de Liceu Vieira Dias, de Ngola Ritmos) jusqu'à la révolte contre la guerre civile (le jeune Simons Massini). Ce disque relie les générations, à l'instar de la compilation *Great Voice of Fado*, qui réunit Amalia Rodrigues, Fernando Farinha, les anciens, et Dulce Pontes, Bevinda, les modernes dissidentes – un disque utile à la compréhension du tout.

YOURI LENQUETTE

tion du tout. Pour retrouver les liens entre la péninsule ibérique et le Nouveau Monde, rien de plus efficace que la bande originale du film *Saudade do Futuro*, de Marie-Clémence et César Paes, hommage rendu aux Nordestins venus en masse travailler à Sao Paulo, mégapole du Sud brésilien. Les *repentistas* improvisent des vers emballés, les tambourins, l'accordéon et le *rabecca* (un violon) vont bon train, ici comme à Sao Vicente.

Véronique Mortaigne

★ *Blimundo*, de Bau, 1 CD Lusafri-
ca 36226-2, distribué par BMG.
Batuque et Finaçon, de Nha Mita
Pereira, Ocora CS60151, distribué
par Harmonia Mundi. *Cabo Ver-
de, Ilhas bo barlavento, music
from Sao Nicolau*, 1 CD Popular
African Music Pampap 603, distri-
bué par Night & Day. *Canta
Angola*, 1 CD Emarcy 013941-2,
distribué par Universal Music.
Saudade do Futuro, 1 CD Laterit
Productions SFLP260201. *Great
Voice of Fado*, 1 CD Arc Music
EUCD1639.

28 Avril 2001
Le MONDE



Les Inrocks présentent

MUSIQUES

hiver 2001

Pour les abonnés avec ce numéro
CD 18 TITRES

Une sélection des meilleurs albums world, jazz, chanson.
Un CD 18 titres exclusif et hors commerce conçu par la rédaction



5 SHIRLEY HORN
You're my thrill

Shirley Horn confie sa voix royale aux arrangements voluptueux du légendaire Johnny Mandel. Quelques standards de haute volée, tel ce passionnel *You're my thrill*, trouvent leur incarnation ultime.
Extrait de l'album *You're my thrill*.



6 SANTA AMÉLIA
Poema do Samba

Star de la *kizomba*, l'afro-zouk angolais du début des années 90, Paulo Flores, s'abreuve aux racines traditionnelles de sa musique et, de sa voix chaude et ample, se fait chroniqueur lucide de la vie quotidienne postcoloniale.
Extrait de la compilation *Canta Angola*, à paraître le 17 avril.



7 ÉRIK TRUFFAZ *More*
Pierre Henry remix (édit)

Inventeur d'un jazz électronique raffiné, le trompettiste Erik Truffaz se soumet au petit jeu narcissique du remix. Sa musique s'offre des perspectives insoupçonnées, métamorphosée par le parrain visionnaire de l'électroacoustique, Pierre Henry.
Extrait de l'album *Revisité*.



8 ANNE-SOPHIE VON OTTER & ELVIS COSTELLO
Broken bicycles/Junk

La mezzo-soprano Von Otter rencontre le touche-à-tout Costello pour une ballade en tandem sponsorisée par Tom Waits (*Broken bicycles*) et Paul McCartney (*Junk*). Le futur hymne du Tour de France propre ?
Extrait de l'album *For the stars*.

TELERAMA

3 Nov 2001

MONDE

ELIANE AZOULAY

Canta Angola



Tendres voix éraillées sur guillerettes guitares, portées par la saudade, la fameuse mélancolie lusitanienne héritée de la colonisation portugaise : les musiques angolaises se situent entre la samba brésilienne et la morna cap-verdienne. L'album *Canta Angola* a été enregistré à Luanda en janvier 2000 par Ariel de Bigault, grande spécialiste du genre, lors du tournage d'un documentaire portant le même titre (récemment diffusé sur la chaîne Muzzik). Riche en pétrole et en diamants suscitant toutes les convoitises, l'Angola vit en état de guerre depuis une quarantaine d'années. « *Afrique martyrisée.../Dans la brousse /J'ai entendu les cris/ D'une enfant qui appelle sa mère* », chantent Moisés et José Kafala. Ils sont ainsi une dizaine à conter leurs amours, leurs souffrances, leurs espoirs. D'abord sur des musiques très métissées flirtant avec la « créolité » du zouk électrique, puis sur des sons plus traditionnels évoquant l'Afrique profonde, ses noces, ses funérailles, ses rituels de pêche et de chasse. On y entend des échos de danses zaïroises et de plaintes sud-africaines, mais le genre roi reste le mélancolique semba subtilement égrené à la guitare par Carlitos Vieira Dias, tandis que d'autres, tel Carlos Burity, chantent la misère en mineur. Ainsi, pour Paulo Flores, « *Le semba /C'est le chant du boulevard /C'est la pluie de printemps /C'est la sueur, c'est la vie/Ce sont mes pleurs* ».

1 CD Emarcy-Universal 013 941-2 - 57 mn.

A écouter également, l'album d'archives au son forcément moins soigné *Soul of Angola* (Anthologie de la musique angolaise 1965/1975, double-CD Lusafrika 362392 - Distr. BMG - fff).

LIBÉRATION

4 Mai 2001

canta angola



World Angola

Angola 80 (Buda Music/Mélo die)
Canta Angola (Universal)
Soul of Angola (BMG)

La collection «Angola» de Buda Music nous fait découvrir l'histoire musicale de ce pays. Après les excellents volumes 60 et 70, on s'attendait à déchanter avec les années 80. Surprise: les guitares de Carlitos Vieira Dias sont toujours aussi fines, l'émotion de Felipe Mukengue toujours aussi rauque. Une autre compil d'Ariel de Bigault sort chez Universal, enregistrée en 2000 à l'occasion du film *Canta Angola*. Les incontournables Dias et Paulo Flores y côtoient des artistes des camps de réfugiés et de jeunes loups. Ballades ou musique à danser, on est frappé par la force et le lyrisme de l'âme angolaise et par le modernisme des musiciens. Une troisième compil, *Soul of Angola*, raconte la décennie 65-75, celle des luttes de libération et de l'explosion musicale. La qualité technique est inégale, mais certains titres sont des bijoux (Artur Nunes, Minguito...) ● H.L.

semaine du 4 au 10 mai 2001

World
Canta Angola

New Morning 7-9, rue des Petites-Ecuries, 75010.
01 45 23 51 41. Le 15/6 à 20h30. 110F (16,76 euros).

Si vous aimez la musique angolaise, ne manquez pas le concert parisien de six stars de la scène de Luanda (Carlos Burity, le roi du semba; la grande voix de Paulo Flores, l'âme des frères Kafala, la fine guitare de Carlitos Vieira Dias...), par ailleurs réunis sur un CD du même nom. Peu de musiques savent associer si intimement l'expression des souffrances et le plaisir de la danse: un peu de douleur et beaucoup de douceur; la juste mesure du plaisir ● H.L.

Mensuel

☎: 01 53 33 33 00

T.M. : 62.106 ex.

L.M. : 610.000

nova
pour tous - tout le temps - dans tout le pays

juin 2001

CANTA ANGOLA

C'est le titre d'un docu musical d'Ariel de Bigault diffusé en avril dernier sur Muzzik, et d'un album récemment sorti (Universal). Pays secoué par une guerre civile sans fin, l'immense Angola, malgré la richesse de ses traditions musicales, n'a pas encore accouché d'une superstar, comme cette autre ex-colonie portugaise qu'est le Cap-Vert avec Cesaria Evora. Seuls Bonga et, à un degré moindre, Waldemar Bastos ont ouvert la...



voix dans le public extra-communautaire. En parallèle avec la série de cinq compilations *Angola des 60's aux 90's* (chez Buda Musique), cette mini-revue permettra de découvrir sur scène la génération vive, avec notamment le magique guitariste Carlitos Vieira Dias (photo), fils de Liceu (père fondateur de la musique angolaise), le troubadour moderne Carlos Burity, plus une demi-douzaine d'autres figures du cru. La descendance de Bonga, en somme. Un plateau exceptionnel pour une autre Afrique. Le 15 juin au New Morning, 21h, 121F.

RKK

Musiques du monde

Canta Angola

Il semble que l'on s'intéresse enfin de près à la musique de ce grand pays lusophone et dont on ne connaît ici que les disques de Bonga et de Waldemar Bastos. Parallèlement à la parution d'une compilation éponyme (« Canta Angola », Universal) et d'une série « Angola » (Buda), cette soirée permettra de découvrir la richesse et la diversité de son univers musical, avec une demi-douzaine d'invités, dont Carlitos Viera Dias, un merveilleux guitariste... *Le 15, New Morning ; 01-45-23-51-41.*



Carlitos Viera Dias

A. de Bigault

Canta Angola

Le 15 juin, 21h, New Morning : 7, rue des Petites-Ecuries, 10^e, 01-45-23-51-41/110 F.

➤ Les tendres voix éraillées et les guillerettes guitares de Canta Angola voguent entre samba brésilienne et morna capverdienne. Ils sont une dizaine à conter leurs amours et leurs souffrances, leurs espoirs, sur des musiques très métissées flirtant avec la créolité du zouk électrique ou sur des sons plus traditionnels évoquant l'Afrique profonde, ses noces, ses funérailles, ses rituels de pêche et de chasse. Le semba, dit Paolo Flores, "C'est le chant du boulevard/C'est la pluie de printemps/C'est la sueur, c'est la vie".



ARIEL DE RICHAULT

La subtile guitare de Carlitos Vieira Dias et la haute voix de Carlos Burity invitent à des déhanchements qui s'échappent parfois vers les danses zaïroises et les mélodées sud-africaines. Mais la saudade reste de mise lorsqu'ils évoquent leur pays riche en pétrole et en diamants qui suscite toutes sortes de convoitises et vit en état de guerre depuis une quarantaine d'années : "Afrique martyrisée.../ Dans la brousse/J'ai entendu les cris/D'une enfant qui appelle sa mère", chantent Moïses et Jose Kafala.

**CANTA ANGOLA**

Avec Paulo Flores, Carlitos Vieira Dias, Carlos Burity, Banda Maravilha, Simmons Massini, Moisés et José Kafala...

(Emarcy/Universal Music)

"Canta Angola" c'est d'abord un film passionnant sur le paysage musical actuel en Angola réalisé à Luanda en janvier 2000 par Ariel de Bigault, spécialiste des musiques noires lusophones, à qui l'on doit notamment une édifiante anthologie des musiques du Cap-Vert (parue chez Buda Musique). Cet album, d'une formidable fraîcheur, gorgé de guitares d'allégresse, de percussions qui raccourcissent les heures, est la bande originale de ce documentaire. De Paulo Flores, brandissant la gaieté face au désespoir à Simmons Massini, guitariste exemplaire, c'est un parcours idéal à travers les nouvelles musiques urbaines angolaises, inspirées par le semba, le nhatcho, la bukula et autres sources traditionnelles.

Canta Angola

UNIVERSAL JAZZ

Soul Of Angola

Anthologie de la Musique

Angolaise 1965/1975

LUSAFRICA/BMG/RECREC

world Ces deux albums célèbrent chacun à leur façon la musique angolaise. Le premier est la bande originale du film «Canta Angola», une compilation hétéroclite et exhaustive du paysage musical actuel conçue et réalisée par Ariel de Bigault, le second est produit par le musicien angolais Teta Lando et explore la période 1965-75. Mis à part un décalage escompté au niveau du son un rien dérangeant pour l'auditeur, les différences ne sont pas de taille et on n'envisage pas des ruptures esthétiques. Pendant les sixties en fait, les artistes de ce pays d'Afrique Australe ravagé par une guerre civile ininterrompue depuis l'Indépendance avaient déjà entamé une fertile alchimie en brassant formes locales et apports venant du Congo, du Brésil et des Caraïbes. Une époque où l'urgence d'un son urbain n'excluait pas l'emploi des instruments du terroir comme la typique dikanza. «Canta Angola» est assez tributaire de la rumba congolo-zairoise, mais aussi de l'inspiration de formations qui introduisent dans leur répertoire danses et motifs ethniques propres à toutes les régions du pays. Partout, la guitare et une inclination mélancolique de la voix sont le cachet d'une musique qui à intégré depuis des siècles les douloureuses plaintes du fado portugais et, plus récemment, les échos d'une terre dévastée par un conflit sans terme. Mais à l'écoute de nombreuses plages ensoleillées, on peut aussi s'émerveiller de la chaleur des ambiances qui s'en dégagent. Atlantique et métissé par les biais de l'histoire, le *sound* d'Angola demeure parmi les expressions les plus ouvertes et accessibles de la musique africaine contemporaine.

- Luigi Elongui



L'Angolaise Lourdes Van Dunen



MUSIQUES DU MONDE

PAR GÉRALD ARNAUD



Le groupe Ndenques Do Kota Duro.

SEPT DISQUES ET
UN DOCUMENTAIRE POUR
DÉCOUVRIR QUARANTE ANS
DE MUSIQUE ANGOLAISE.

Les cordes de l'Angola

| *Canta Angola* | | *Collection Angola 60's, 70's, 80's et 90's* | | *Soul of Angola* | Colonisé par le Portugal au XVI^e siècle (jusqu'en 1975 !), l'Angola fut le premier pays d'Afrique à découvrir la guitare. Ce qui explique sûrement que sa musique moderne soit dominée par cet instrument. Les guitaristes, d'une grande virtuosité, utilisent des modes mineurs, adaptant ingénieusement rythmes et sons des percussions traditionnelles ou carnavalesques comme l'originel "semba". Les chanteurs aussi sont impressionnants. Ils ont su coloniser la langue portugaise avec chaleur et fantaisie comme leurs cousins brésiliens, tout en cultivant, parmi une centaine de langues bantoues, le kikongo ou le kimbundu... Après une belle série télé dédiée aux rythmes

afro-brésiliens (*Éclats noirs de la samba*), puis la première anthologie en CD du Cap-Vert, la Parisienne (lusophone) Ariel de Bigault s'est passionnée pour Luanda, cité martyre, envahie par les réfugiés et éden musical. À peine achevés ses cinq CD *Angola* couvrant la période 1956-1999 : elle vient de tourner le documentaire *Canta Angola*, diffusé ce mois-ci en avant-première par la chaîne Muzzik. La B. O. illustre bien la créativité musicale en l'an 2000 – décalée mais très riche – d'une de ces villes qui vivent coupées du monde "développé" à cause de la guerre et de la misère. Malgré quatre doublons, la compilation *Soul of Angola* est un bon complément sur la décennie cruciale (1965-1975) de la guerre pour l'indépendance. → G. A.
Canta Angola : Emarcy/Universal
 Collection "Angola" : 5 CD Buda/Méridie
 The Soul of Angola : 2 CD Lusafrika, 3MG



MEZZO
En Angola, on chante en umbundu, mbundu, kwanyama, Iuvale, kongo, nyaneka, Iuchazi, nyemba, mbwela et... portugais.

13.45 MEZZO DOCUMENTAIRE

Canta Angola

Documentaire d'Ariel de Bigault (France, 2000). 60 mn. Rediffusion.

Quelque part entre samba brésilienne et morna cap-verdienne se situent les musiques angolaises. Grande spécialiste de la question, Ariel de Bigault nous convie à une agréable balade à travers les différents genres. Du mélancolique *semba* (oui, en Angola, le mot est masculin), chanté en mineur sur de tendres voix voilées, à la *zebita*, danse de salon qui permet aux couples de s'habiller « comme des Anglais », en passant par toutes sortes de blues campagnards et de traditions villageoises.

Ces musiques ont leurs versions urbaines, où les guitares s'inspirent des tambours tandis que les claviers reproduisent les flonflons de l'accordéon. Carlos Burity interprète *La famine est là* sur d'allègres guinches, Paulo Flores célèbre *Le peuple qui crie et danse* sur de poignantes ballades, tandis que de drôles de couples (la femme placée derrière l'homme) se livrent à des figures évoquant le quadrille. Les chansons sont interprétées en diverses langues locales, les interviews sont menées en portugais. De vagabondages dans les rues de Luanda en visite au centre d'où partaient les esclaves déportés vers le Brésil, nous voilà sur un port ou un marché, toujours sur un fond musical où perce la fameuse *saudade* lusitanienne héritée de la colonisation.

Eilane Azoulay

Rediffusion : 14/12 à 1h30.

TELERAMA - 1^o Décembre 2004

A NOUS P *PARIS*!

LE NEWS URBAIN DIFFUSÉ DANS LE MÉTRO

ADUC LUNDI. LES BONS PLANS VIENNENT DE LA MESSAGERIE

SEMAINE DU 11 AU 17 JUIN 2001

FOCUS

UN PAYS DE SOUFFRANCES ET DE MUSIQUE

L'Angola n'a pas fini de panser ses blessures. Les Portugais s'y trouvaient jadis, ils en furent chassés par une guerre éprouvante et longue. La libération ne fut pas de tout repos puisqu'une bataille civile opposa le pouvoir et le mouvement de l'Unita. Reste que ce pays contient des ressources importantes en pétrole et en diamant qui suscitent bien des désirs. La musique de cette région blessée rappelle évidemment celle d'une autre colonie portugaise, le Cap-Vert : un mélange d'espoir et de profonde tristesse que l'on entend dans les bars, aux marges de la capitale, Luanda. Le projet *Canta Angola* est né d'un film, tourné à travers Luanda sur la créativité d'un pays toujours au bord de l'explosion. Un disque a vu le jour, emmené par la belle voix de Carlos Burity qui a composé plusieurs chansons comme ce brillant *Lamento Do Contratado* qui raconte, au temps de la colonisation, la misère des Africains venus s'entasser aux abords des grandes villes pour tenter d'y survivre. Cet art, très dansant, proche du bal, nous promène joyeux et nostalgique au son d'un orchestre riche (cuivres, claviers, percussions, chœurs, guitares agiles). Un vrai et beau conte que nous entendons ici. Il deviendra sur scène réalité.

Canta Angola, vendredi 15 mars à 21h au New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, 10^e. M^o Château d'Eau. Tél. : 01 45 23 51 41.



LE NOUVEL OBSERVATEUR

14 Juin 2001

Musiques du monde

Canta Angola

Il semble que l'on s'intéresse enfin de près à la musique de ce grand pays lusophone et dont on ne connaît ici que les disques de Bonga et de Waldemar Bastos. Parallèlement à la parution d'une compilation éponyme (« Canta Angola », Universal) et d'une série « Angola » (Buda), cette soirée permettra de découvrir la richesse et la diversité de son univers musical, avec une demi-douzaine d'invités, dont Carlitos Viera Dias, un merveilleux guitariste... *Le 15, New Morning ; 01-45-23-51-41.*



Carlitos Viera Dias

A. de Bigault

TELERAMA

4 Avril 2001

DOCUMENTAIRE

21.00 MUZZIK

Canta Angola

T Documentaire d'Ariel de Bigault (2000). Inédit.

Quelque part entre samba brésilienne et *morna* capverdienne se situent les musiques angolaises. Grande spécialiste de la question, Ariel de Bigault nous convie à une agréable balade à travers les différents genres. Du mélancolique *semba* (oui, en Angola, le mot est masculin), chanté en mineur sur de tendres voix voilées, à la *zebita*, danse de salon qui permet aux couples de s'habiller « *comme des Anglais* », en passant par toutes sortes de blues campagnards et de traditions villageoises. Ces musiques ont leurs versions urbaines où les guitares s'inspirent des tambours tandis que les claviers reproduisent les flonflons de l'accordéon. Carlos Burity chante « *la famine est là* » sur des guinches joyeux, Paulo Flores célèbre « *le peuple qui crie et danse* » sur de poignantes ballades, tandis que de drôles de couples (la femme derri-

re l'homme) se livrent à des figures évoquant le quadrille.

Les chansons sont interprétées en diverses langues locales, les interviews sont menées en portugais. De vagabondages dans les rues de Luanda en

visite au centre d'où partaient les esclaves déportés vers le Brésil, nous voilà sur un port ou un marché, toujours sur un fond musical où perce la fameuse *saudade* lusitanienne héritée de la colonisation.

Eliane Azoulay



Balade musicale en Angola, entre mélancolique "semba" et formelle "zebita".

→ Les films et les documentaires multidiffusés dans la journée sont en page 188.

LE MONDE

RADIO - TÉLÉVISION
9 Avril 2001

11.00 Muzzik

Canta Angola

QUARANTE ans de guerre ont bouleversé le pays, pas seulement l'économie, mais plus profondément le cœur de la population. « *Du pain, il y en a peu/Du poisson, il y en a peu...* » Dans Luanda, la capitale, où s'entassent des centaines de milliers de réfugiés, les musiciens angolais tiennent la chronique des souffrances quotidiennes du peuple tout en continuant d'inventer des rythmes, des mélodies. Ils créent comme on résiste, explorent les variations du semba, puisent aux sources de la rebita, du bukula, du bembeleke, introduisent cuivres et clavier, dessinent une nouvelle musique urbaine. Ariel de Bigault, spécialiste des musiques noires lusophones, a tourné en janvier 2000 ce document qui fait le tour de tous les courants. Compétent, et passionnant.

Catherine Humblot

Musique INFO

Hebdo
Avril 2001

DOCUMENTAIRE

Disque et film en Angola

Universal publie le disque du film *Canta Angola* diffusé sur Muzzik...

Rebita, semba, kizomba, le documentaire d'Ariel de Bigault *Canta Angola* témoigne de la richesse musicale de l'Angola. Les musiciens lusophones jouent face aux deux caméras DV, la plupart du temps en direct. Les titres des morceaux sont indiqués et les paroles traduites.

Ce film a été financé par Kanpaï production, la chaîne Muzzik et, pour un tiers, par l'Instituto Camões. Le centre culturel portugais avait, dès le bouclage du financement, émis le souhait qu'un disque soit produit en même temps que le film. Le budget de l'un et l'autre atteint le million de francs, cachets des musiciens compris.

Concert

Ce parcours musical fait l'objet d'un disque publié par Universal Music Jazz en France et au Portu-

gal. De 2 500 à 3 000 disques seront mis en place en magasins le 17 avril en France. Les prises de son du disque correspondent à celles du film, souvent tourné en extérieur, le mixage étant le même. La maison de disques dispose d'une licence mondiale sur cet album et a une option pour l'utilisation de la VHS ou du DVD.




Le disque est publié par Universal Music Jazz.

Pascal Bod, chef de produit chez Universal, explique : « L'étape suivante consistera à faire venir la presse et les tourneurs à un concert au New Morning à la rentrée. Le disque pourrait démarrer à cette occasion. »

Les musiciens Simons Massini, Carlos Burity ou Paulo Flores pourraient être les ambassadeurs de cette musique encore peu connue en France.

N. D.

Diffusions : Muzzik le 8 avril à 21 heures, le 9 à 11 heures, le 12 à 16 heures, le 18 à 17 heures et le 21 à 9h30.

Musique Info 

LE MONDE

Vendredi 15 Juin 2001

SORTIR

PARIS

Canta Angola

Une soirée pour approcher la musique angolaise en compagnie des musiciens présentés dans

Canta Angola, film réalisé à Luanda par Ariel de Bigault, spécialiste des musiques noires lusophones. De Paulo Flores, brandissant la gaieté face au désespoir, à Simmons Massini, guitariste exemplaire, en passant par Carlos Burity, dont les paroles, sur des musiques d'une riieuse apparence, racontent des souffrances, ce film dresse un portrait passionnant du paysage musical actuel de l'Angola.

New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris-10^e.

M^o Château-d'Eau. 21 heures, le 15.

Tél. : 01-45-23-51-41. 110 F.

LE NOUVEL OBSERVATEUR

28 Juin 2001

« Soul of Angola »

Anthologie 1965-1975

*** « Canta Angola »

A part Bonga, qui a longtemps vécu en France, et Waldemar Bastos, soutenu par David Byrne, que connaissons-nous de la musique populaire angolaise, ce grand pays africain ravagé depuis des décennies par la guerre ? Rien. C'est dire si ces deux compilations tombent à pic. Le premier double CD retrace le développement d'une musique discrètement électrifiée qui accompagna la lutte contre le régime colonial portugais, tandis que le second, bande-son d'un film éponyme, témoigne de ce que l'on peut écouter aujourd'hui à Luanda... Tout cela est forcément de qualité inégale, mais c'est avec ravissement que l'on découvrira un Paulo Flores, chanteur d'une rare délicatesse (*Lusafical* BMG et *Emercy*/Universal) B. L.



EPOK

S ÉLECTION DISQUES de l'ÉTÉ

DE L'AFRIQUE AU BRÉSIL

L'histoire du Brésil est intimement liée à celle de l'Afrique Noire... et certains ne se privent pas de jeter des ponts au-dessus des océans. Les bossas les plus douces comme la fureur des tambours dessinent une nouvelle géographie, pour le plaisir...

ISMAEL LO
DABAH

UNIVERSAL/AFRIQUE

Voilà bientôt sept ans que l'on attendait un nouvel album d'Ismael Lo. Autant dire que ce disque, coloré et métissé, gorgé de soul sahélienne et de mbalax indolent, au confluent des rythmes traditionnels et occidentaux, est une des bonnes nouvelles de l'été. Bref, le Dylan africain est au sommet de sa forme!

PRIX VERT : 115F - 18,14€



QUEM
LIBERTÉS
HARMONIA MUNDI/AFRIQUE

"Le rythme n'est pas Noir... Chaque être a quelque chose à donner. Mon but est de le réveiller". En faisant parler ses tambours, le célèbre percussionniste algérien invente un nouveau langage... et une irrésistible invitation à la danse. Quem est plus qu'un virtuose : c'est un sorcier!

PRIX VERT : 95F - 15,95€



CANTA ANGOLA
UNIVERSAL/AFRIQUE

Musique d'un film consacré aux tendances actuelles de la musique populaire angolaise, ce précieux album réunit une dizaine d'artistes de ce pays livré à la violence et au désespoir de quarante ans de guerre. Une manière de lutter à dessiner un mode plus optimiste et plus joyeux. Un document fort.

PRIX VERT : 115F - 18,14€



JULIEN JACOB
SHANTI

WARNER/AFRIQUE

Né au Bénin de parents antillais, Julien Jacob a grandi en Bretagne sans pour autant oublier ses racines musicales. C'est vers elles que se tourne aujourd'hui sa pop simple et dépouillée, petite merveille d'un équilibre subtil, remarquablement servi par une voix profonde et raffinée. Un disque à découvrir d'urgence.

PRIX VERT : 105F - 16,62€

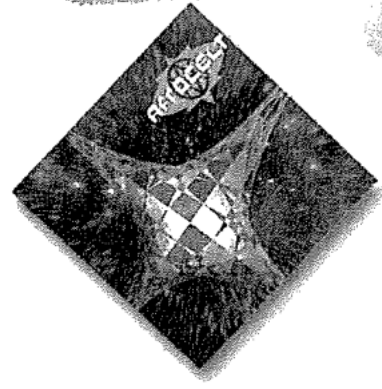
AFRO CELT SOUND SYSTEM

VOL III : FURTHER IN TIME

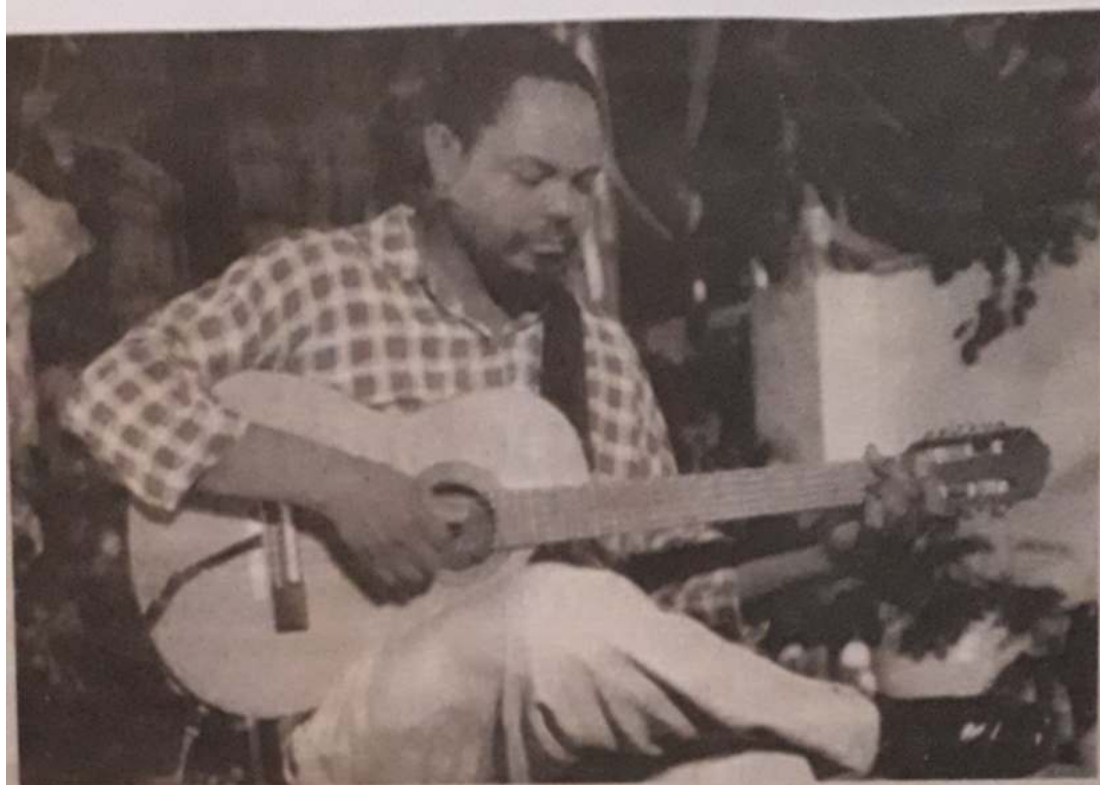
VIRGIN/AFRIQUE-CELTE

La world s'ouvre à toutes les influences. Elle permet parfois aussi les grands écarts ! C'est particulièrement vrai pour Afro Celt Sound System qui, à travers ce disque ambitieux émaillé d'invités prestigieux (Peter Gabriel, Robert Plant...), mixe plus que jamais parfums africains et musiques celtiques sur des beats électroniques enfiévrés. Avec cet album, les musiques du monde riment avec dance!

PRIX VERT : 105F - 16,62€



PÚBLICO - 12 de Junho 2001



Carlitos Vieira Dias e, em baixo, Paulo Flores e Carlos Burity

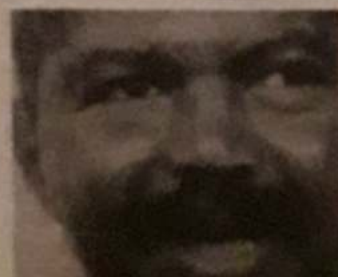
Angola a cantar para o mundo

ESPECTÁCULO
HOJE EM LISBOA

"Canta Angola" é nome de filme, de disco e agora também de espectáculo. Lisboa tem a oportunidade de o ver, esta noite, no Maria Matos

NUNO PASARICO

"Numa terra devastada, a criatividade afirma a resistência ao desespero". A frase é de Ariol de Bigault, uma realizadora francesa que so



mo o talentoso guitarrista Carlitos Vieira Dias, filho do lendário Liceu Vieira Dias; ou Carlos Burity, voz maior do semba; ou os irmãos Kafala, que criaram um estilo próprio (o catito) a partir de sons herdados do N'Gola Rhythms, do Duo Ouro Negro, de Rui Mingas e da balada trovadoresca portuguesa; ou a Banda Maravilha, referência internacional das danças luandenses (a rebita, o sembakazukuta); ou os Ndengues do Kota Duro, forçados a trocar Malange pelas margens de Luanda, ou o popular cantor Paulo Flores que, na sua "Serenata a Angola", diz: "Vou cantar pelo kota que

para o mundo

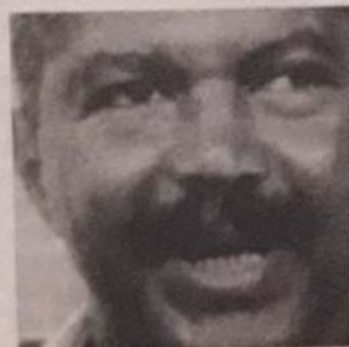
ESPECTÁCULO HOJE EM LISBOA

“Canta Angola” é nome de filme, de disco e agora também de espectáculo. Lisboa tem a oportunidade de o ver, esta noite, no Maria Matos

NUNO PACHECO

“Numa terra devastada, a criatividade afirma a resistência ao desespero”. A frase é de Ariel de Bigault, uma realizadora francesa que ao fim de vários anos de trabalho e pesquisa cumpriu finalmente o seu sonho: fazer um filme sobre Angola. “A ideia já vinha de há muitos anos, desde 1975, quando vim a Portugal pela primeira vez”, diz Ariel ao PÚBLICO. Mas naquela altura, devido às circunstâncias (a revolução, a independência), era impossível. Então, ela seguiu outros caminhos, que a levaram ao Brasil e a Cabo Verde (onde organizou uma colectânea em CD duplo, editada em França pela Buda). Mas era Angola que, no fundo, a fascinava. “Nos anos 80, quando trabalhei com músicos africanos em Paris, eu sabia que havia segredos da lusofonia em Angola. E há, estão lá. Do ponto de vista da importância musical, Angola não fica nada atrás do Congo ou do Zaire. O coração do Brasil africano, por exemplo, está em Angola.”

Ariel envolveu-se então num demorado trabalho de escuta e pesquisa. O material acumulado foi tanto que deu para três discos antológicos: “Angola 60’s (1956-1970)”, “Angola 70’s (1972-1973)” e “Angola 70’s (1974-1978)”, todos editados pela Buda e distribuídos em Portugal pela Dargil



no ano passado. Mas foi com “Canta Angola” que Ariel concretizou o seu objectivo: fazer um filme sobre a música angolana no seu contexto. Filmou durante vinte dias em Luanda, em Janeiro de 2000, e misturou imagens e sons em França. O resultado foi um filme de uma hora (que já passou no canal Muzzik e está a ser negociado com canais portugueses) e um disco, com produção da Afrika, chancela da Universal, e apoios, entre outros, do Instituto Camões e do Centro Nacional do Cinema de França.

No filme, é visível a força da música a impor a sua sobrevivência por entre as ruínas da guerra, numa Luanda feita confluência de todos os martírios. “Angola está a sofrer muito”, diz um dos músicos. Mas canta e dança para esquecer. “Afim de contas, o povo sofre mas, se repararem, o povo é alegre, gosta de dançar, e dança para esquecer o sofrimento que tem”, diz, perante as câmaras, o jovem guitarrista Simmons Massini. Mesmo os que cantam o sofrimento cantam a alegria que lhe sobrevive. Co-

mo o talentoso guitarrista Carlitos Vieira Dias, filho do lendário Liceu Vieira Dias; ou Carlos Burity, voz maior do semba; ou os irmãos Kafala, que criaram um estilo próprio (o catito) a partir de sons herdados do N’Gola Rittos, do Duo Ouro Negro, de Rui Mingas e da balada trovadoresca portuguesa; ou a Banda Maravilha, referência internacional das danças luandenses (a rebita, o sembakazukuta); ou os Ndengues do Kota Duro, forçados a trocar Malange pelas margens de Luanda; ou o popular cantor Paulo Flores que, na sua “Serenata a Angola”, diz: “Vou cantar pelo kota que bazou pra fora e mantém a esperança antiga de voltar/ (...) kota não chora/ kota não chora/ está a chegar a hora/a hora está a chegar”. A esperança, para lá do desalento que leva os irmãos Kafala a este refrão simples e esclarecedor: “O pão é pouco/ o peixe é pouco/ a alegria é pouca/ a paz é pouca”...

Mas foi a vontade de resistir que atraiu Ariel: “Quis mostrar a dignificação dos músicos angolanos, que são pessoas cheias de vida, de pensamento, de qualidade. Não pretendo ser uma musicóloga. O que eu sei é contar histórias, colocar a música dentro de um conceito cultural”. Hoje à noite, essas histórias vão ser contadas e cantadas pelos próprios músicos, reunidos em Lisboa num concerto único. E, até por isso, obrigatório. ■

Canta Angola

Carlos Burity, Paulo Flores, Carlitos Vieira Dias, Moisés e José Kafala, Simmons Massini, Betinho Feijó, Carlitos Chiamba, Gaiano Neto, João Ferreira
LISBOA Teatro Maria Matos.
Tel.: 218438808. Hoje, às 22h.
Bilhetes de 2.000\$00 a 3.000\$00

Ariel

de Bigault

Ariel de Bigault lançou, em 1995, uma antologia da música de Cabo Verde («Musiques du Cap Vert, 1959-1992»). Três anos mais tarde, publicou uma colectânea dedicada à mais recente música angolana («Angola 90's»). Seguiram-se antologias, muito elogiadas, sobre os anos 60, 70 e 80. Esse trabalho culminou agora num novo disco e num documentário, ainda dedicados às músicas urbanas de Angola, intitulados «Canta Angola». O filme já passou no Muzzik, e o disco está a contribuir decididamente para pôr os parisienses a dançar «sembas», «rebitas» e outros ritmos angolanos *Entrevista de Jorge Lima Alves Fotografias de José Ventura*

Começou por ser actriz, antes de se tornar documentarista. Em 1977, fez o seu primeiro filme, «Mulheres em Luta em Portugal». Seguiram-se muitos outros, entre os quais «Éclats Noirs du Samba», realizado no Brasil em 1987, e «Afro-Lisboa», em 1996. A primeira coisa que salta à vista é que, sendo francesa, nascida em Paris, toda a sua actividade profissional aparece ligada desde o início a Portugal e à língua portuguesa.

Desde os meus 22 anos.

Como é que isso acontece?

Era uma jovem actriz em França, estava no início da minha carreira, e comecei a ter algum sucesso. Pensei: se fico por aqui, nunca mais vou ver o mundo. Ora eu queria ver o mundo. Pensei: até à

canta angola



América Latina mas, entretanto, cortei um dedo, fiquei sem uma falangeta.

O que é que aconteceu?

Caí da bicicleta e uma moto passou-me por cima. Ora, isso deu-me algum dinheiro.

Do seguro?

Exactamente. Uma amiga desafiou-me, então, a vir com ela até Portugal, em 1975, para conhecer as feministas portuguesas, que estavam muito activas na altura. E foi assim que conheci a Cornucópia, que me contratou para trabalhar com eles. Entretanto, quando vim para Portugal, para trabalhar com a Cornucópia, deram-me uma câmara de filmar. E foi assim que tudo começou.

Fez aqui, em Portugal, os seus primeiros filmes. E aqui teve também primeiros contactos, enquanto documentarista, com a música?

meti-me na música quase sem querer. Mas a história de Angola já vinha de há muito tempo. Muito tempo mesmo. Lembro-me de ter dito ao Joe da Silva, o empresário de Cesária Évora: «A música de Cabo Verde vai fazer sucesso, depois vai ser a música portuguesa e, mais tarde, a angolana.» O meu desejo era ir a Angola. Para mim, Cabo Verde era mais um desvio.

Porquê?

Ouvi o Rui Mingas em 1975 e gostei muito. Sabia que havia outras músicas angolanas bonitas. Tive uma intuição, não sei. Sem conhecer, eu tinha ideia que Angola tinha muitos segredos. E tem, há ainda muitos segredos por desvendar.

Está a falar a nível musical ou a outros níveis também?

A nível cultural. A fonte está ali, da música brasileira, por exemplo. O povo negro do Brasil é, primeiramente, angolano. Quando se conhece Angola, percebe-se melhor o Brasil. Quando se está em Luanda, sente-se que se está do outro lado do rio.

Esta paixão pela música angolana explica porque é que tendo trabalhado sobre o Brasil e Cabo Verde, não continuou a aprofundar essas culturas, tendo optado por Angola.

podia mais mexer com a música cabo-verdiana, porque encontrei várias oposições. Por exemplo, o Joe da Silva proibiu-me de fazer o filme que eu queria sobre a Cesária Évora. Um outro editor francês, que edita música cabo-verdiana, também me levantou obstáculos. Juro que não é paranoia, havia telefonemas de Paris para Cabo Verde para me fazerem a vida negra. Senti que tinha o caminho barrado.

Tinha algum contacto em Angola?

Os primeiros contactos foram por via do José Eduardo Águas. Também falei com os músicos que vivem aqui. E fez-se uma «ponte aérea» entre Lisboa e Luanda.

Já tinha a ideia de publicar a sua antologia musical angolana em vários volumes?

Sim. O projecto, que tinha o apoio do Ministério dos Negócios Estrangeiros da França e da Buda Musique, era fazer três discos, mas acabaram por ser quatro. Porque o quinto («Angola 90's») já tinha sido feito, aqui em Lisboa, em 1998, com base em discos que se podiam encontrar aqui. Um ou outro foi-me trazido de Luanda, por amigos. Para os outros discos, «Angola 60's», «...70's» e «...80's», foi preciso ir lá. Deu-me muito

Falando com toda a gente. Durante a Expo aproveitei para falar com o Carlitos Vieira Dias, o Betino Feijó e o Galiano, que me deu muitos contactos, entre outros.

O projecto do filme, quando é que surge?

Para mim, concretizou-se quando fiz o «Angola 90's». Esse disco já tem um pouco do desenho do filme.

«Canta Angola», o disco, acaba mesmo por ser uma segunda versão do «Angola 90's».

Não, porque tem uma concepção sonora muito diferente. Foi realizado todo lá e embora tenha uma diversidade musical maior, há muita gente que está no «Angola 90's» e não aparece aqui. Agora tenho o projecto de fazer um segundo filme com material de arquivo, da Televisão Popular de Angola e outros, correspondendo um pouco à história da música angolana. Alguns dos protagonistas ainda estão vivos e há muita imagem daqueles que já morreram. Para voltar ao «Angola 90's», quando fiz os contactos já estava a pensar no filme. Depois fiz um grande desvio com a antologia, mas aproveitando para me documentar, para escolher os sítios em Luanda.

Quais foram as principais dificuldades que encontraram na rotação do filme?

Tudo. Desde a comida, que era má, ao tempo que tudo levava a fazer. No dia em que filmámos o Carlos Burity, por exemplo, começámos às duas da tarde e acabámos às cinco da madrugada. Para recomeçar no dia seguinte às dez. Foi muito puxado, porque estávamos a fazer o filme e a gravar o disco ao mesmo tempo. Só para montar o equipamento de som eram umas três, quatro horas. Depois mais uma hora para experimentações...

«O POVO NEGRO DO BRASIL É, PRIMEIRAMENTE, ANGOLANO. QUANDO SE CONHECE ANGOLA, PERCEBE-SE MELHOR O BRASIL»

Sim, fiz amizade com o Zeca Afonso, o Vitorino, o Fausto... Em 1982, tive um convite para ir ao Brasil e fiz lá uns filmes. Quando voltei, um produtor desafiou-me para ir a Cabo Verde. Fui e voltei sem ter feito o filme, mas trouxe uns discos. Assim nasceu a antologia sobre música de Cabo Verde. No fundo,

O meu interesse só vai para as músicas urbanas. Nem sequer tenho competência para a música tradicional, ou étnica, ou ritual... Sou, fundamentalmente, uma pesquisadora, uma documentarista.

Mas quando fez a antologia de Cabo Verde, sentiu que esgotou ali o assunto?

Não. Só que nessa altura não

trabalho, por causa da incompetência de algumas pessoas, e porque, mais uma vez, tentaram barrar-me o caminho. Curiosamente, nunca foram os políticos, mas uma certa classe média. Jornalistas sobretudo. Gente que nunca ajuda e tem a mania que sabe de tudo. **Como é que preparou o trabalho?**

Eram cinco horas de filmagens por dia que se perdiam. Os angolanos não gostam de ser fotografados e filmados. Como é que superaram esse obstáculo?

Há muitas filmagens, como viu, que foram feitas de dentro do carro, com o carro a andar. Mas eu não gosto de filmar as pessoas às escondidas. Outras vezes pedíamos autorização às pessoas. Uma recusavam, mas outras adoravam. No campo de refugiados não tivemos dificuldades nenhuma. Quem não gosta de ser filmado é gente mais educada, gente da cidade. A gente do povo não se importa. Não liga muito, ou então gosta. As crianças adoram, é claro.

Tinham autorização para filmar?

Acho que sim. Alguém tratou disso. Eu não tive problema nenhum. A televisão angolana ainda não passou o filme porque acha que estou a mostrar certas coisas que dão uma imagem triste de Angola. Mas ao nível do Governo, não tive nenhuma crítica.

O filme já foi apresentado em Luanda. Como é que reagiram as pessoas?

O Ministério da Cultura estava lá em peso e adorou. Aliás, não há ministro da Cultura, estou-me a referir aos directores de serviço. Ao nível do restante Governo não sei, mas estou convencida de que o filme foi visto. Só duas pessoas que aparecem no filme — não vou dizer o nome, mas não são músicos —, é que não gostaram dos caixotes do lixo. Também houve quem não entendesse porque é que mostro o Museu da Escravatura, alegando que não tem nada a ver com música. Mas esses são os que criticam muito o Governo em privado e depois escrevem os discursos para os ministros.



Na apresentação do filme aqui em Lisboa, no Instituto Camões, disse que tinha retirado algumas explicações demasiado musicológicas, com medo de maçar o espectador. Para além disso, deve ter muitas cenas que não aparecem neste documentário, que estava limitado a uma hora de duração. Sobrou muito material?

Com o que sobrou, o filme podia durar uma hora e vinte. Na realidade, o que eu gostava

de, continua a viver em Paris.

Porque em Portugal não há estruturas para fazer este tipo de trabalho. Embora em França não seja muito fácil convencer o Arte ou o Muzzik a programar um filme sobre a música de Angola, ainda é mais difícil convencer a RTP, apesar de se tratar de um projecto lusófono e com o apoio do Instituto Camões. Há qualquer coisa aqui que não bate certo. Ao nível das editoras é a mesma coisa. Continua a haver

têm ambições de sair. Alguns falam vagamente disso, mas sem muita convicção.

Que relação se mantém entre os que ficaram e os que vieram para cá?

É um pouco chato estar a falar disso. Em Angola, o angolano que está fora é mal visto, de um modo geral. As pessoas que estão no filme, no entanto, não têm muito esse espírito.

Uma ideia que o filme dá, é que existe uma grande amiza-

«A TELEVISÃO ANGOLANA AINDA NÃO PASSOU O FILME PORQUE ACHA QUE ESTOU A MOSTRAR CERTAS COISAS QUE DÃO UMA IMAGEM TRISTE DO PAÍS»

ria era de fazer outro filme, intitulado «Dança Angola». Este filme é muito melódico, tem muitas músicas em tons menores... ora eu gostaria de fazer um filme sobre a música para dançar. Os angolanos são os africanos que dançam melhor as músicas modernas.

Apesar desta fixação na lusofonia,

em Portugal uma grande indiferença das editoras em relação às músicas do mundo, mesmo às lusófonas. No entanto, quando vêm discos importados, vendem-se, o que prova que há mercado.

Qual é o estado de espírito dos músicos em Angola?

Tentam sobreviver. A maior parte dos que estão lá não

de, pelo menos solidariedade, entre os músicos. Isso é real?

Entre estes, sim. Mas não entre todos. Os que estão no filme são pessoas com grande qualidade humana, como o Carlitos Vieira Dias, o Carlos Burity, o Paulo Flores...

Há uns anos, em Angola, o músico era um funcionário



RDES van Dunen (Carlitos Vieira Dias em segundo plano à esquerda); Carlos Burity e Moisés Kafala: três dos protagonistas principais do filme (e disco) «Canta Angola»

bem «world music» tipo Salif Keita. O Simmons Massino, tal como o cabo-verdiano Bau, devia correr mundo a tocar em festivais de jazz ou guitarra. É um menino-prodígio, toda a gente que o ouve tocar fica maluca. O azar destes músicos, como Carlitos Vieira

ro, demasiado temperamental... O que eu quero é fazer filmes. Às vezes, uns discos. Quero concentrar-me no que sei fazer melhor. Agoça, estou a pensar organizar encontros entre músicos lusófonos e de outros países, exactamente para quebrar essa história da lusofonia. Fazer encontros musicais, sem nos preocuparmos com a língua. Trabalhar na base nas afinidades musicais.

Está a pensar voltar a organizar festivais, como fez no passado?

Nem pensar. Estou a pensar em discos

ou filmes. Coisas que ficam, porque, hoje em dia, se não se tem um produto, não vale a pena. Se eu fizer um festival, os jornais falam, mas fica por aí. Isso só dá satisfação às instituições que patrocinaram. A Expo, por exemplo, foi boa para toda a gente menos para os artistas. Foi boa para Portugal, para os organizadores, boa para os jornalistas que cobriram os acontecimentos, mas para os artistas não trouxe grande coisa. Praticamente nenhum foi descoberto ali. Nenhum teve uma carreira em Portugal depois disso. Os

Se os portugueses derem dinheiro para isso. Sobre a música cabo-verdiana acho que se pode fazer muita coisa.

Quer agora descansar da música de Angola?

Não se trata de descansar, só que já sei como é que é: agora vai aparecer uma data de gente a dizer que vai fazer melhor. Não vão aparecer pessoas a querer fazer e, provavelmente, isso vai impedir-me de fazer. Porque projecto eu tenho, como já disse. E tenho um projecto para um filme de ficção, mas isso é outra história. Uma história antiga, porque eu faço documentários mas o que gostava mesmo era de fazer um filme de ficção. Um policial musical que está todo na minha cabeça.

Está a apostar em diversos tabuleiros ao mesmo tempo?

Sim, porque o meu interesse é fazer filmes. Discos nem tanto, porque dão demasiado trabalho, se comparado ao retorno que tenho tido.

Como é que têm saído as antologias sobre a música de Angola em França?

Vendem mais no estrangeiro que em França. Vendem bem em Portugal, Estados Unidos e Canadá, mas menos em França. Pelos vistos, nos Estados Unidos o mercado está a ficar bom para a música africana. Quer dizer, são números grandes para nós, mas minúsculos para eles. Dez mil discos nos Estados Unidos não é nada, mas para as produções modestas de «world music» é muito bom. De qualquer modo, as vendas das antologias são demasiado fracas para o trabalho que me deram.

Os documentários são mais compensadores?

São, porque me dão muito mais prazer a mim. É um trabalho mais criativo, e ao nível humano não se compara. ■

do Governo. Hoje já não é assim?

Isso acabou em 1992. Hoje o músico tem de procurar sobreviver como noutra país qualquer. Só que Angola não é um país como os outros. Não há mercado, por isso o músico que quer gravar um disco depende dos patrocínios.

Que são dados pelo Estado?

Não, por empresas mais ou menos estatais. Chegar até às pessoas que, dentro dessas empresas, decidem dos patrocínios, depende de muitas coisas tipicamente angolanas. Quase nenhum dos músicos

Dias também, é serem angolanos. Se tivessem nascido nos Camarões ou no Mali teriam mais hipóteses do que têm, até mesmo nos países lusófonos como o Brasil e Portugal. É terrível ser angolano. Em termos de «world music» mais típica, eu penso que o Carlos Burity e o Paulo Flores têm, cada um à sua maneira, uma vertente muito interessante. O problema é a falta de estruturas, para produzir discos, mas também de «management» de artistas. Em Portugal também não há muita vocação, ou sensibilidade, para

AMBORA NÃO SEJA FÁCIL CONVENCER O ARTE OU O ZZIK A PROGRAMAR UM FILME SOBRE A MÚSICA DE GOLA, AINDA É MAIS DIFÍCIL CONVENCER A RTP»

que está no filme, recebeu, que eu saiba, alguma vez um patrocínio desses.

De todos os músicos que conhece, em quais é que apostaria mais para uma carreira internacional?

Os irmãos Kafala, se tivessem produção diferente. Eles têm um perfil equiparável a uma Adriana Calcanhoto, não é

trabalhar com este tipo de artistas. Em França há, mas já está a abarrotar com artistas de «world music».

Nunca teve a tentação de se ocupar destes músicos enquanto «manager»?

Eu não quero, de modo nenhum. Faço de intermediária, mais nada. Sou completamente ilógica com o dinhei-

festivais podem ser bons para o público, mas eu não sou vendedora da Câmara.

Quais são, nesse caso, os seus projectos concretos?

Dois filmes de música. Um com Cabo Verde e outro sobre o Brasil, para completar uma série que fiz lá.

Vai então regressar a Cabo Verde?

PUBLICICO - 14 de Junho

Crítica Música

Angola social club

Canta Angola

Carlos Burity, Paulo Flores, Carlitos Vieira Dias, Moisés e José Kafala, Simmons Massini, Betinho Feijó, Carlitos Chiamba, Galiano Neto, João Ferreira
Teatro Maria Matos, Lisboa
12 de Abril, 22h (começou com ligeiro atraso)
Sala confortável mas com vários lugares vazios

NUNO PACHECO

Quem viu o filme "Canta Angola", realizado pela francesa Ariel de Bigault, e ouviu os músicos e cantores nele participantes a explicar a sua música no contexto que a viu nascer, encontrou anteontem no palco do Maria Matos a sequência lógica dessa viagem: a música. E os músicos, saídos da tela para ali darem corpo às suas canções. Com as devidas distâncias, há um paralelo possível entre este processo e o que Wenders desenvolveu em Cuba, com "Buena Vista Social Club". Só que Wenders motivou, com a sua câmara, a "ressurreição" de figuras caídas no esquecimento, enquanto Ariel trabalhou com músicos no activo, sobretudo da geração que

foi um desfile quase previsível de talentos, onde cada músico foi apresentando o seguinte, sempre com a mesma banda de suporte e por vezes com a ajuda de outros que iam entrando e saindo do palco. Foi assim que o canto pungente de Moisés e José Kafala passou o testemunho à guitarra sábia e nervosa de Carlitos Vieira Dias e este ao jovem virtuoso Simmons Massini que, com "Suspiro de um povo" arrancou as primeiras palmas sincopadas à plateia. Veio depois Paulo Flores, com o seu canto enleante e nostálgico, a lembrar que os sons de Angola andam pelo mundo embora muitas vezes não reparemos nisso (a capoeira, por exemplo, que o Brasil aprendeu dos escravos negros). E a lembrar que há gente que vale a pena ouvir e aplaudir: Carlitos Vieira Dias, que a pedido de Paulo Flores, a sala saudou de pé; e Simmons Massini, apresentado como "o futuro de Angola" e com quem Paulo Flores fez um excelente dueto na balada "Meninos": "Não nos desviem a cara/ não nos chamem vagabundos/ somos os filhos das balas/ as crianças deste vosso

"ressurreição" de figuras caídas no esquecimento, enquanto Ariel trabalhou com músicos no activo, sobretudo da geração que marcou a música angolana nas três últimas décadas. Do veterano Carlitos Vieira Dias, filho de "Liceu" Vieira Dias (fundador do N'Gola Ritmos), ao jovem e promissor Simmons Massini, foi possível ver no palco do Maria Matos a forma como várias gerações conseguem dialogar através da música, respondendo à ideia expressa por Massini no filme de que "seria bem vindo um projecto que tentasse conciliar os clássicos com novas roupagens musicais." Sem ter a pretensão de ser esse projecto, "Canta Angola" foi, pelo menos, a manifestação pública de que ele é possível. O resto

EM RESUMO

O melhor
A vitalidade da música angolana e a qualidade dos músicos reunidos no Maria Matos

O pior O amadorismo, talvez inevitável, que várias vezes amoleceu o ritmo do espectáculo

excelente grupo da balada "Meninos": "Não nos desviem a cara/ não nos chamem vagabundos/ somos os filhos das balas/ as crianças deste vosso mundo". Para manter o tom, Paulo despediu-se com a certa e esperançosa "Serenata a Angola", pondo a sala a acompanhar o refrão: "Explorador dos oprimidos, fora!/ os corrompidos, fora!/ o patife que desvia, fora!/ a guerra que nos fatiga, fora!/ as panelas sem pitéu, fora!/ o sofrer de noite e dia, fora!/ as barrigas tão vazias, fora!" Depois, elogiou o semba e apresentou "o grande embaixador" deste género musical, Carlos Burity, que no seu jeito habitual, de fato e gravata, tomou conta da noite e fez vibrar a sala com um punhado de temas reconhecíveis e dançáveis. Arranjou duas esbeltas voluntárias para mostrar as artes corporais do semba mesmo à beira do palco e a sala mostrou-se, enfim, eufórica. No final, com todos os músicos no palco, houve ainda fôlego para um "encore". Quando já se especulava que "agora é que a festa ia aquecer", o palco ficou definitivamente vazio, deixando para o disco (já nas lojas) e para o filme (talvez visível um destes dias, num canal português) um próximo encontro, deveras recomendável, com os sons e as emoções deste "Canta Angola".

ARIEL DE BIGAULT

Um dia descobriu a música de Cabo Verde. Anos depois foi em busca das raízes e da modernidade angolana. Viagem feita em português por uma francesa.

Paixões africanas

FERNANDO SOBRAL

apos meses de ausência o sol voltou, nesse dia, a rea parecer. Como que por milagre os portugueses foram em busca da esplanada perdida, da fonte do eterno calor para a pele. Até os sorrisos, guardados meses a fio num bolso escondido do casaco, voltavam às faces. As Docas pareciam, de novo, o paraíso à beira do Tejo. Ariel de Bigault, apesar de francesa... senti isso. Foi numa esplanada que, com o sol a bater de frente, para cegar as nossas dúvidas sobre o mundo (Ariel, convenientemente, levava óculos escuros), que olhámos para onde deveria ser África. É por esse continente imenso, flagelado por todas as feridas aparentemente sem cura, que ele ganhou um amor imenso. Os seus últimos anos são, de resto, uma viagem de ida-volta entre Lisboa, Paris, Cabo Verde e, agora, Angola.

Com um documentário de baixo do braço que um dia destes vamos ver na televisão portuguesa, e um disco que funciona, mais ou menos, como banda sonora dele e que nos traz algumas das novas vozes de Angola, ela sente mais uma vez que cumpriu um dever. Seja ele qual for. O seu fôlego parece nunca acabar: as frases saem-lhe em rajada, no seu português fluente. Mas, por detrás dos óculos, os olhos parecem embaciar-se quando fala desses dias: «Não fiquei apaixonada por Angola. Não gostaria de viver lá. A cabeça das pessoas está muito mal. Para além da questão económica há um ambiente muito sufocante. É muito diferente do que as pessoas pensam. Não tem polícia em cada esquina, mas é um ambiente pesado. As pessoas vivem na ansiedade do dia de amanhã. Ao fim de 10 minutos de conversa já estão a pensar que têm de ir buscar água, remédios. Só à noite é que ficam um bocadinho mais calmas. As pessoas não falam da guerra, nem da política. Nunca, nunca».

cabo-verdiana. Ariel de Bigault há quase uma década tinha feito a primeira compilação com pés e cabeça sobre a música de Cabo Verde, enquadrando-a e recuperando a sua história. Foi numa época em que Cesária Évora começa a conquistar, a partir dos palcos franceses, o mundo. Só depois chegando a Portugal. O financiamento veio do dono da editora Melodie, que permitiu também a criação daquele que é o pequeno império sonoro de José da Silva, o manager de Cesária. Como diz Ariel, recordando esses dias, «Primeiro avançámos com os Finaçon. Este deu certo até certo, no início, mas a Cesária é que pegou. Os Finaçon eram mais de dança, e os editores acreditavam que o funaná ia ser a nova Lambada. Eu fiquei abismada e disse: não vai dar. Não deu. A França foi mesmo a razão do sucesso da Cesária. A música é muito bonita, é um pouco revivalista, mesmo se o Teófilo Chantre compõe para ela, é um estilo anos 60. Já não é 70. Tem características africanas, mas é muito melodiosa, muito fácil para o europeu branco. É mais fácil ter sucesso com a Cesária do que com o Youssou N'Dour. Pode ser passado em 'easy listening'. É agradável. É o ritmo para um jantar entre amigos».

Já em Cabo Verde, a buscar os velhos temas de B. Leza, por exemplo, já sonhava em partir para Angola. A guerra causava-lhe dúvidas e só depois de ter começado a fazer viagens a Luanda e a fazer colectâneas (a primeira, sobre a década de 90, saiu durante a Expo'98), é que decidiu avançar para o documentário que fez entre finais de 1999 e inícios de 2000. Pelo caminho trabalhou ainda como programadora de espectáculos angolanos na Expo'98. Demitiu-se no dia

da abertura do certame, «por causa das confusões. Sabia que ia correr tudo mal. Correu tudo mal».

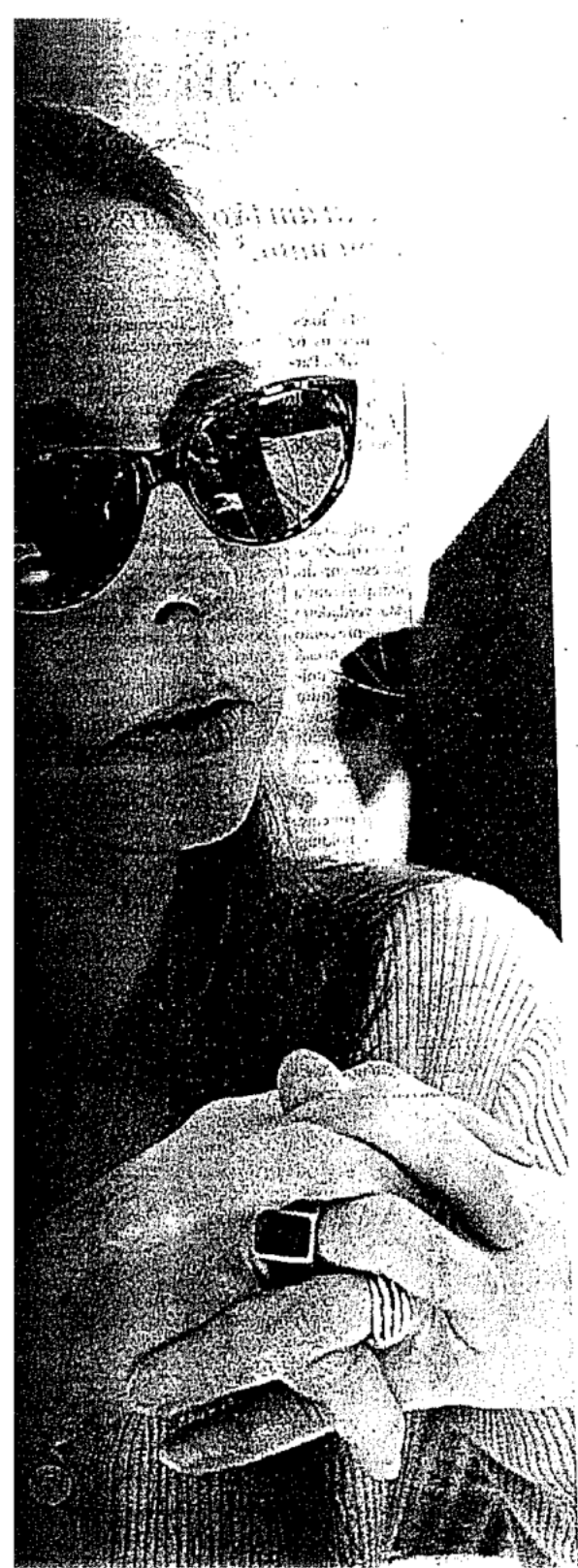
Luanda foi uma surpresa («é muito mais cara que Lisboa», refere). A pobreza e a riqueza ao lado, de costas voltadas («no outro dia foi lá tocar, a uma casa de espetáculos, o Martinho da Vila. Era 100 dólares», diz). Mas no meio desse pantano onde se dissolvem ilusões e desilusões, descobriu outras riquezas: «os angolanos adoram dançar. A música é a única coisa que se produz ainda em Angola. Os artistas continuam a fazer, mas com muitas dificuldades». Vendo o documentário percebe-se a qualidade, imensa, de músicos como Paulo Flores, Carlitos Vieira Dias ou Simmons Massini.

Olha para o documentário com evidente orgulho enquanto o sol se vai deslocando a uma velocidade muito mais lenta que os comboios que circulam na ponte e que, de vez em quando, abafam toda a hipótese de conversa. Fala-me de novos projectos, sobre África claro, que já lhe bailam na cabeça. Fala-me da estrutura que em França permite que não seja o Governo a ter de apoiar a cultura e porque é que, desde os anos 80, Paris se tornou uma placa giratória para a música africana, algo que Lisboa, nunca conseguiu. Apesar de, como diz, «os franceses ou os ingleses, ao contrário dos portugueses, nunca terem convivido de muito perto com a cultura africana». Mas não deixa de lembrar coisas esquecidas: «a elite portuguesa, até há uns anos, também desprezava a música popular portuguesa, não é verdade? Porque é que haveria de dar atenção à música popular africana, se nunca considerou a música popular portuguesa? Há uma elite estrangeira que só conseguia ouvir o Lopes Graça, o Giacometti já não. É um problema de fundo».

Osol queima todas as certezas. Mas, findo o almoço, não deixa de ser fascinante recordar as palavras desta mulher que, a pouco e pouco, tem feito um trabalho de pesquisa sobre a música de algumas antigas colónias portu-

Menu

O almoço foi no restaurante Zeno, na Docas de Santo Amaro, em Lisboa. Ariel de



CHEGO À MÚSICA

ATRAVÉS DOS DOCUMENTÁRIOS

Ariel de Bigault explica 'Canta Angola'

OS MÚSICOS ANGOLANOS SÃO MUITO CRIATIVOS

Ariel de Bigault, realizadora francesa, sempre se interessou pela música africana. Em particular a angolana, que tem resistido a 40 anos de guerra. A partir de colectâneas já lançadas — "Angola nos anos 60", "Angola nos 70", "Angola nos 80" — junta agora uma recolha sobre a sonoridade actual. "Canta Angola" é uma expressão da música do país. Uma sonoridade que misturou várias influências e conseguiu preservar as raízes no meio do caos. Editada em disco e em vídeo.

Unir e integrar ao som foi a única maneira de chegar à realidade angolana. Justificou Ariel de Bigault em entrevista ao "CM": "Enquanto fiz a recolha de músicas antigas, já gravadas em disco, fiquei com vontade de fazer o filme. Mas não queria fazer um filme que fosse apenas uma música de Angola, nem aqui nem em parte nenhuma do mundo. Esse trabalho dos discos gerou algum interesse do Instituto Camões e de uma produtora portuguesa que me convidou a ir para lá fazer um filme sobre o que se estava a fazer para fazer um trabalho de campo. Foi tudo feito ao mesmo tempo, com um trabalho intenso, que era montar o filme, mas também os conteúdos que aparecem no filme. Mas foi interessante do ponto de vista conceptual, porque o trabalho foi realizado e chegou à música através dos documentários".

Sonoridade moderna

"Canta Angola" conta com as vozes de artistas africanos de vários quadantes: Há pesos pesados da música local, como Carlos Vieira Dias, Carlos Burity, Banda Maravilha. Captores radicados em Portugal que regressaram a Angola para actuar, como Paulo Flores, e nomes tradicionais como Moisés e José Kafala, Akpana ou Angungues do Kota Duro. A estes junta-se Simões Massini, um músico mais ocidentalizado, com influências inspirações de B.B. King, George Benson e Eric Clapton que interpreta o tema instrumental "Suspiro" de um álbum de 1987. Sem dúvida, o mais recente e mais moderno.

Deste panóplia surge uma sonoridade moderna e diferente, quase desconhecida dos portugueses. É a para mudar essa situação que Ariel de Bigault justifica a necessidade deste trabalho: "A maior parte das pessoas acha que a música angolana é étnica. E como uma forma de expressão de um povo, como instrumentos novos, como

Isabel Faria



Canta Angola



"Os músicos angolanos são muito criativos". Ariel de Bigault (foto Jorge Godinho)

Um filme triste

Em contraponto à energia da música, o filme de Ariel mostra um país desolado, sujo, com pouca esperança. É um filme triste, conossa a realidade. "As pessoas queixam-se, com uma certa razão, porque a população é muito mais alegre do que se vê nas imagens. Este trabalho foi feito em várias fases em que a guerra acalmava e depois voltava a estalar o conflito. Viajámos para Angola em Dezembro de 98, depois Maio de 99 — no auge da guerra — e voltámos em Setembro de 2000, quando já se tinha dado um certo avanço. Mas regra geral estivemos com um certo mal-estar. A situação era pouco encorajadora.

Por isso o filme vai além do disco. Mostra as praias, o Museu da Escravatura, as ruas sujas e a dureza da vida actual de muitos angolanos: "Há duas músicas no vídeo, que nem sequer estão no disco. São temas gravados em campos de refugiados em valores mais pela imagem. Aquete país está devastado e a realidade é de facto terrível".

I.F.

CORREIO DA

MANHA

25 April 2001

Carlos Buriby



A música angolana está cada vez mais na ordem do dia. Os lisboetas têm agora ocasião de verificar porquê

Angolando

JÁ REFERIMOS nestas páginas o projecto *Canta Angola*, da francesa Ariel de Bigault, que deu origem a um disco e a um documentário dedicados às músicas urbanas daquele martirizado país. O projecto (aliás, parte dele) é agora apresentado ao vivo. Um concerto imperdível, já que se trata de uma ocasião raríssima para ouvir alguns dos melhores músicos angolanos do momento. Gente como Carlos Buriby (voz), Paulo Flores (voz), Moisés e José Kafala (vozes e violas), Carlitos Vieira Dias (viola), Simmons Massini (guitarra e teclas), Betinho Feijó (guitarra), Carlitos Chiamba (baixo), Galiano Neto (percussão), João Ferreira (percussão), que não deixará de dar uma ideia da diversidade de estilos e ritmos que se fazem em Angola hoje em dia.

Carlos Buriby, por exemplo, é uma das grandes vozes do *semba*, o ritmo angolano que está na raiz do samba brasileiro. As suas letras falam, como não podia deixar de ser, do sofrimento do povo, mas também da sua esperança, enquanto a música convida a dançar.

Paulo Flores é um caso muito dife-

rente. Angolano de Portugal, não esqueceu a musicalidade da sua terra, nem o sofrimento dos seus compatriotas, que todos os dias sofrem na pele as consequências da guerra fratricida em que o país está mergulhado há tantas décadas. Muito politizado, também ele reclama: «Quero ser a voz dos que não têm voz.»

Da embaixada, faz ainda parte Carlitos Vieira Dias, filho do lendário Liceu, que também já assegurou um lugar na história da moderna música angolana, e Simmons Massini, um músico mais jovem, verdadeiro virtuoso da guitarra, que propõe uma nova fusão entre tradição e modernidade.

Finalmente, a proposta mais singular é, sem dúvida, a do duo Moisés e José Kafala, dois irmãos que, num estilo muito despojado, mas magnífico de criatividade musical e de autenticidade, recriam melodias regionais, colocando o acento na sua própria experiência e espiritualidade. Nas suas canções transparece tanta emoção que até nos esquecemos de dançar.

(TERÇA-FEIRA, 21H30) **Jorge Lima Alves**

CANTA ANGOLA no Teatro Maria Matos

RECORTE

ORGANIZAÇÃO PORTUGUESA DE RECORTES DA IMPRENSA, LDA.
10 ANOS AO SERVIÇO DA INFORMAÇÃO ESCRITA

Público

Lisboa

330

PUBLICO

Edição nº 004034 de 5/04/01

SM LANÇAMENTO

Disco e documentário para cantar Angola

"Canta Angola" é o nome de um disco e de um documentário, da produtora francesa Ariel de Bigault, que vai ser hoje apresentado, a partir das 18h00, no Instituto Camões, em Lisboa, numa cerimónia onde estarão presentes Paulo Flores, Carlos Burity, Galiano Neto e Betino Feijó, alguns dos músicos que participam no disco. "Canta Angola" foi gravado em Janeiro do ano passado, em Luanda. Para Ariel de Bigault, que há cerca de 12 anos fez uma compilação de música cabo-verdiana, as letras das canções do novo disco "reflectem o sofrimento, o compasso marcado suporta a esperança, e os ritmos dolentes ou rápidos levam à alegria da dança". As condições de gravação foram, segundo a produtora, muito difíceis — na capital angolana vive um terço da população do país e tem centenas de milhares de refugiados.

3502 GRAVADOS EM CONDIÇÕES DIFÍCEIS NA CIDADE DE LUANDA

Disco e documentário são apresentados hoje

Cantaangola



Um disco gravado em Luanda, acompanhado de um filme documentário intitulado "Canta Angola", é apresentado hoje no Instituto Camões, em Lisboa. Trata-se de um projecto da produtora Artel de Bigault, de nacionalidade francesa e há muitos anos dedicada ao cinema, para quem "os músicos expressam a energia de viver para além da sobrevivência". A obra será apresentada

pelo presidente do Instituto Camões, Jorge Couto, e na cerimónia estarão presentes alguns dos músicos que deram ao disco o seu talento, nomeadamente Paulo Flores, Carlos Burity, Galiano Neto e Betino Feijó.

A autora efectuou há cerca de 12 anos uma compilação de música cabo-verdeana, mas o disco e filme "Canta Angola" é um conjunto de músicas e imagens originais,

gravadas em Luanda em Janeiro de 2000. As condições foram, segundo a produtora, muito difíceis, pois a capital angolana congrega um terço da população de Angola e tem centenas de milhares de refugiados, uma parte dos quais em busca da sobrevivência.

Os espectáculos são raros, mas dos bares do centro da cidade até aos bairros populares da periferia, músicas de todas as partes do país continuam a ouvir-se. Artel de Bigault considera que as letras das canções "reflectem o sofrimento, o compasso marcado supporta a esperança e os ritmos dolentes ou rápidos levam à alegria da dança". As músicas foram inspiradas em tradições regionais e cada artista recria, com a sua personalidade e talento, uma faceta da pluralidade angolana. ■

Canta Angola de Ariel de Bigault

O filme possível sobre música angolense

José dos Santos

O filme *Canta Angola*, de que a francesa Ariel de Bigault é directora, foi apresentado na passada sexta-feira, 06, no Auditório Pepetela, do Centro Cultural Português (CCP), da Embaixada de Portugal, numa cerimónia bastante concorrida pela sociedade civil, dirigentes políticos, membros do governo, diplomatas, escritores e artistas, que aí acorreram com vista participarem do seu primeiro visionamento no país.

Julgamos que o público convidado, que ocorreu àquele espaço abarrotando-o por completo, dele não terá saído defraudado, depois de por mais de hora e meia, ter acompanhado o modo original como foi transportado para o cinema, a história da música popular urbana de Angola, que terá sido produzida nos últimos trinta anos.

O filme, com excelente qualidade da imagem e som, retrata os aspectos mais marcantes do período citado, assim como os seus principais intervenientes. Nele, Ariel de Bigault procurou dar ênfase à forma habilidosa como muitos dos instrumentistas angolenses produzem e reproduzem a música nacional.

Além disso, aquele especialista da música popular angolense, e em geral dos PALOP, traz à baila a sempre «acesa»

problemática do *semba*, tendo solicitado aos músicos com quem trabalhou que se pronunciassem sobre o referido tema, assim como sobre as formas e perspectivas do seu desenvolvimento e divulgação no país e no estrangeiro.

Dessa recolha, de que originou a concepção do filme, a estudiosa francesa preferiu trabalhar com alguns dos nomes mais proeminentes da «música doméstica» que, na sua modesta opinião, melhor se evidenciaram na história da música angolense entre os anos 70 e 90. Assim, em *Canta Angola* pontificam nomes como os de Carlitos Vieira Dias, exímio guitarrista e actual líder da Banda Xangola, Lourdes Van-Dünem, Carlos Burity, Paulo Flores, Banda Maravilha, dos inconfundíveis Irmãos Kafala e ainda do talentoso Simmons Masini.

Entretanto, a realizadora francesa não se limita apenas a abordar o *semba*. Ela faz também uma incursão sobre os diversos estilos que predominam no léxico musical angolense: *kilapanga*, *kabetula* e até a *rebita*. Ao fazê-lo assim, julgamos poder compreender porquê que Ariel de Bigault inclui também no seu filme *Os Novatos da Ilha*, um agrupamento confinado na Ilha do Cabo e que até aos dias de hoje têm lutado tenazmente para que a *rebita* permaneça de pedra e cal na estrutura músico-cultural nacional.

Ainda na senda das «homenagens», o filme procura retratar também o brilhante trabalho da banda folclórica angolense Os Ndengues do Kota Duro e do seu líder que, em meados de 1999, deixou prematuramente o mundo dos vivos fulminado pela doença de sono (tripanossomiasis).

Pode-se concluir que Ariel de Bigault consegue congrega na mesma nau a «velha» e a «nova» geração, estando imbuída de um único sentimento, o de divulgar cada vez mais e da melhor forma a música angolense no país e no estrangeiro. Por todos esses condimentos, de acordo com a directora, o filme está já a merecer a cobiça de algumas das mais influentes produtoras internacionais, que estão francamente interessadas em torná-lo conhecido nos vários pontos do mundo.

Canta Angola é um filme produzido pela Kanjai Productions e pela nossa Orion, tendo contando com a participação de técnicos nacionais e estrangeiros, e financeiramente terá sido subvencionado pelo Instituto Camões (IC) de Portugal e pela Televisão Pública de Angola (TPA). Com este casamento a três (Angola, França, Portugal), esta novel produção vem assim dar sequência à edição dos discos compactos já disponíveis no mercado local sobre a *Música Urbana de Angola*, cuja produção terá passado por uma via semelhante.